Ami du Clergé du 24 septembre 1953

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Notre-Dame du Rosaire. — Le chapelet, tel qu'on le porte, 305.
Saint Michel (29 septembre). — Sa présence dans la liturgie de la messe, 306.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XXVIII. Le sacrement de la Pénitence, 308.
Causeries de pédagogie catéchistique. — XIX. L'adaptation catéchistique : II. Méthode progressive et méthode concentrique, 310.

NOTRE-DAME DU SAINT ROSAIRE

LE CHAPELET, TEL QU'ON LE PORTE

En cette fête, au début de ce « mois de Marie d'automne », on devrait reprendre le refrain populaire

A la Vierge chérie
Disons un chant nouveau.

Un chant nouveau ? Est ce possible ? Déjà S. Bernard gémissait : « Tous, comme il convient, ont pour Marie une dévotion si ardente, un tel culte, une telle estime, qu'en dépit des efforts de tous, il n'est rien qu'on dise de son indicible gloire, qui, par le fait même qu'on a pu le dire, satisfasse pleinement les auditeurs et réponde à leur attente » (IV[e] *Ass.*, n° 5). Et ce qu'il disait de Marie, nous pouvons le reprendre de son Rosaire, qui est la louange de toutes ses grandeurs et l'invocation à toutes ses miséricordes.

Pour cette fête je voudrais pourtant vous dire, non pas le bonheur du rosaire tel qu'on le récite, mais seulement tel qu'on le porte. A ce seul titre, il est déjà une grâce et une leçon.

I. — *Ornement au cou*

Au cou, le collier est un ornement, une distinction, une livrée.

La femme porte comme une parure son collier de perles ; au moins dans les cérémonies officielles, l'homme qui est chevalier de certains ordres, porte une chaîne d'or ou d'argent ; des serviteurs, comme les huissiers, portent une chaîne plus simple qui fait partie de leur livrée.

Le chapelet au cou est pareillement tout cela à la fois.

Quand nos jeunes chrétiens des pays de mission le suspendent à leur cou, comme le montrent les illustrations des revues missionnaires, il est pour eux une parure, mais aussi une distinction et une livrée. Pour eux, il est le signe extérieur, devant leurs frères païens, de leur christianisme, qu'ils sont les enfants de la Vierge comme ils sont les enfants de Dieu, qu'ils se sont engagés à vivre sous la loi de Dieu à l'exemple de N.-D.

Dans les intentions de ceux qui portent ainsi leur chapelet, il peut y avoir plus prononcée telle ou telle de ces significations. Pour certaines chrétiennes, il pourra n'être qu'une parure, plus estimée par les perles de ses grains, comme il arrive que la petite croix bijou de nacre ou d'or sur leur poitrine n'est qu'objet de vanité. Chez un Charles de Foucauld ou chez les Pères Blancs, il sera au contraire l'indice de leur dédicace à la Vierge, fait comme notre chapelet usuel d'humbles grains sans valeur. Quand il abandonne sa carrière d'avocat, S. Alphonse le mettra à son cou en signe de sa dépendance totale de la Sainte Vierge comme une chaîne d'esclavage. Mais même chez ces saints et ces religieux il reste un ornement, une parure, un sujet de fierté surnaturelle.

Car, plus ostensiblement qu'une petite médaille invisible, il témoigne, ce chapelet, qu'on est l'enfant, le serviteur, l'esclave d'amour de la T. S. Vierge. Et y a-t-il relation plus haute, après nos relations avec Dieu, que d'appartenir à Celle qui est la Souveraine du ciel et de la terre ? Et de cette royauté de Marie sur les anges et sur les âmes, il n'y a pas de signe plus parlant que le chapelet, commencé par S. Gabriel et repris, depuis, par toutes les générations.

Quelle leçon nous donnent ces néophytes des pays de missions, ces religieux, ces saints ! Des chrétiens et des chrétiennes rougissent de leur chapelet; ils auraient honte qu'on sût autour d'eux qu'ils l'ont dans leur poche ou dans leur sac à main ; il arrive même qu'ils hésitent, par respect humain, à le prendre entre leurs doigts dans des manifestations religieuses ! Ceux-là, au contraire, en sont si fiers qu'ils n'hésitent pas à le porter ostensiblement en sautoir sur leur poitrine...

II. — *Bouclier au bras*

Plus courant est l'usage d'enlacer son chapelet au poignet. Ainsi font les premiers communiants, ainsi la chrétienne qui porte en guise de bracelet une dizaine de chapelet ornée d'une médaille, ainsi surtout les chrétiens qui ne s'endorment pas, le soir, sans avoir enroulé leur chapelet à leur bras.

Dans ce dernier cas surtout, il est comme un bouclier, pour se protéger des attaques de Satan, le redoutable ennemi de nos âmes.

Dans la prière des *Complies,* l'Eglise s'adresse ainsi à Dieu : « Avant que la lumière disparaisse, nous vous supplions, ô Créateur de toutes choses, d'être dans votre clémence notre protecteur et notre gardien. — Que les songes et les fantômes de la nuit s'enfuient loin de nous. Comprimez notre ennemi ; qu'il ne profane pas nos corps. »

Le geste du chrétien qui entoure son chapelet à son bras ne signifie pas autre chose. Ce chapelet continue silencieusement pen-

dant la nuit, la prière de l'hymne des Complies, comme la lampe du sanctuaire prolonge notre adoration devant le tabernacle. Et cette confiance en la protection de Marie est d'autant mieux placée que la T. S. Vierge est l'ennemie-née du démon : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme... », et son ennemie toujours victorieuse.

Et si l'on comprenait bien cette pratique, ce n'est pas seulement pour la nuit, mais pour toute circonstance que nous verrions en ce chapelet le bouclier dont notre confiance nous arme contre le démon.

Je parlais du chapelet au bras du premier communiant et de la première communiante. Ne croyez pas que la pensée qui a inspiré cet usage a été d'abord de donner une parure de plus, une sorte de bracelet pieux, pour ce grand jour de fête. Comme le brassard, comme le voile, le chapelet au bras a une signification plus profonde : il veut rappeler à ces enfants, qui renoncent ce jour-là personnellement à Satan, à ses œuvres et à ses séductions, qu'ils ne pourront tenir leurs engagements que par la prière et plus facilement encore par la prière à Marie, dont le chapelet est la formule la plus courante, la plus belle, la plus efficace.

Et pareillement cette dizaine de chapelet, en bracelet au poignet de la jeune fille, l'avertit que pour ne pas succomber aux tentations de son âge, il lui faudra recourir à la protection de Marie, sa Mère, la Vierge des vierges. Le démon ne peut rien contre une âme quand Marie s'interpose. Mais encore faut-il — c'est la loi providentielle de la prière — que l'âme se souvienne d'appeler, par ses *Ave*, Marie à son secours. N.-D. n'est-elle pas cette « Tour de David » où sont « suspendus des milliers de boucliers, toute l'armure des forts » ?

Leur arme de défense et leur armure de combat.

III. — *Arme au côté*

Il est en effet, une autre façon, de porter visiblement son chapelet. De nombreux religieux : Franciscains, Dominicains, Rédemptoristes, Montfortains... et de plus nombreuses religieuses portent suspendu à la ceinture le rosaire et le chapelet. Cette fois, c'est l'arme au côté, pour mener le bon combat afin d'établir et d'étendre le règne de Dieu.

Dans sa « prière embrasée » pour demander à Dieu des missionnaires, S. Louis-Marie de Montfort supplie Dieu de se susciter des hommes selon son cœur qui terrassent tous ses ennemis, comme autant de nouveaux David, le bâton de la croix et la fronde du saint rosaire dans les mains : *in baculo cruce et virga Virgine*. Et c'est pourquoi il a suspendu le chapelet à leur ceinture, comme lui-même le portait toujours, à telle enseigne que le peuple l'appelait « le Père au grand chapelet ». C'était son arme pour conquérir les pécheurs : « Jamais pécheur ne m'a résisté disait-il, quand je lui ai mis la main au collet avec mon rosaire. »

Si les Fils de S. Dominique portent le rosaire à leur ceinture, c'est qu'ils se souviennent qu'il a été l'arme de leur Père dans ses victoires sur les hérétiques de son temps... Et pour les religieuses elles-mêmes, pour les religieuses garde-malades par exemple, il est leur suprême recours pour triompher de la résistance d'un moribond à la grâce de Dieu : c'est à coup d'*Ave Maria* qu'elles arrachent cette âme à Satan.

Et avoir ainsi son chapelet au côté, c'est l'avoir toujours à sa portée. Que vienne une tentation, que la peur nous prenne devant le sacrifice exigé, qu'une âme nous résiste, on a tout de suite la main sur son chapelet. Quelques *Ave* persévérants feront plus contre Satan que nos tactiques et nos stratégies humaines ! Ces petits grains de chapelet ce sont les balles qui blessent et tuent l'ennemi des âmes. L'abbé Bellanger, « le saint de l'*Ave Maria* », appelait son chapelet « son Lebel ». Pour lui aussi il était l'arme dernier modèle.

Il ne s'agit pas, pour des laïques, de copier matériellement ces usages du monde religieux ; ce serait singularité déplacée, encore que la mode impose souvent des singularités plus extravagantes ! Mais au-delà de la lettre il y a l'esprit. Et c'est cet esprit qu'il nous faut dégager. Ce chapelet est l'arme de combat, toujours sous la main pour résister au démon ou le défier.

* *

Ce sont les leçons de ces usages que j'ai voulu définir et graver dans votre cœur. Ayez un chapelet, portez-le toujours sur vous. Ne rougissez pas de le dérouler pour la prière. Le chapelet n'est pas un indice d'infériorité. Ceux qui le portent au cou nous enseignent qu'il est un ornement : la parure.

Un chapelet sur soi est fait pour être utilisé. Ceux qui le portent au poignet nous enseignent qu'il est le bouclier contre les traits de Satan. Pratiquez souvent le chapelet ; qu'il soit votre prière habituelle. Il n'est pas seulement un bouclier, il est une épée de combat : l'arme des conquêtes de Dieu.

Un jour viendra où nous porterons autrement encore, sans le réciter, notre chapelet. Sur le lit de mort où nous reposerons on le passera à nos mains jointes avec le crucifix. Il sera comme une carte d'identité et un passeport pour franchir les frontières du paradis. Mais pour qu'il en soit ainsi, il devra porter nos empreintes, celles de nos doigts qui l'auront si souvent égrené en signe d'hommage, d'amour et de confiance.

SAINT MICHEL

(29 septembre)

SA PRÉSENCE DANS LA LITURGIE DE LA MESSE

L'Eglise a voué, et depuis longtemps, un grand culte à l'archange S. Michel.

Dès le v^e siècle au moins, Rome lui avait

élevé une basilique : le pape Symmaque (498-514) agrandit la basilique. Au Moyen Age, on ne comptait pas moins de neuf églises ou chapelles placées sous son invocation dans la Ville Eternelle. Encore aujourd'hui, le « Château Saint-Ange » perpétue le souvenir de la plus fameuse de ces églises : *S. Michæl inter nubes,* « Saint-Michel dans les nuées », construite au début du VII^e^ siècle à l'imitation de la caverne sacrée du Gargano (où s'était manifeste l'archange) en forme de crypte, sur le mausolée d'Hadrien.

Ces monuments témoignent de l'antiquité de la dévotion à l'archange ; nous avons un autre signe, et sensible à tous, de la ferveur de ce culte encore aujourd'hui. L'Eglise lui a consacré deux jours de fête, en mémoire de ses manifestations sur le mont Gargano et sur notre mont Saint-Michel ; de plus, elle a introduit son souvenir dans les prières : *avant la messe, au cœur de la messe, après la messe.*

Je voudrais vous le rappeler, pour que nous lui fassions une place de choix dans notre dévotion.

I. — *Avant la messe*

Dans les prières de l'avant-messe se place le *Confiteor.* On le retrouve dans les plus anciennes liturgies. Primitivement, il n'était qu'une prière facultative, conseillée au prêtre pour se préparer à célébrer. Sa formule n'était pas fixe et il variait suivant les différentes églises ou les différents ordres : Cluny, Chartreux, Dominicains. C'est au XII[e] siècle qu'il prend sa forme définitive ; Pie V, le grand réformateur liturgique, en rend obligatoire la récitation au début de la messe.

Vous l'avez certainement remarqué, ce *Confiteor* comprend deux parties : il est un aveu de nos fautes et une prière pour en obtenir pardon. Or, n'est-il pas remarquable que dans cette confession et dans cette supplication, une place soit faite à l'archange S. Michel, immédiatement après la Bienh. Vierge Marie, et seulement avec trois autres grands saints, nommément désignés : S. Jean-Baptiste, et les saints apôtres Pierre et Paul ?

Ainsi, avant de célébrer la messe, le prêtre conscient de ses misères et de son indignité, éprouve le besoin de s'humilier et d'implorer pardon. Il le fait devant Dieu et devant les saints ; il le fait aussi devant les anges que représente ici leur chef, S. Michel. Par là, l'Eglise manifeste hautement la suprématie de l'Archange sur les hiérarchies angéliques ; d'adoration de Dieu : « Qui est semblable à Dieu ? » Il affirme sa puissance d'intercession pour nous obtenir la bienveillante miséricorde de Dieu.

C'est le signe évident de la grandeur et du rôle qu'elle lui attribue dans l'œuvre divine de notre salut. Il ne faut pas l'oublier.

II. — *Au cœur de la messe*

Au cœur de la messe, dans ce que la liturgie appelle le *Canon,* après la Consécration, nous faisons cette prière : « Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de commander que ces choses soient portées à votre autel sublime, en présence de votre divine Majesté, par les mains de votre saint ange, afin que nous tous, qui en participant à cet autel aurons reçu le corps et le sang sacrosaints de votre Fils, nous soyons remplis de toute bénédiction céleste et de grâce... »

De cette prière du *Supplices te rogamus* qui remonte à la plus haute antiquité, Innocent III a dit : « C'est à peine si l'entendement humain peut en pénétrer le sens. » Il est certain qu'elle reste quelque peu mystérieuse. Son sens général est assez clair : nous demandons à Dieu que ce sacrifice et ce sacrement porte ses fruits en nous qui y participons (cf. *S. Th.,* III[a], q. 83, a. 4). Mais quel est cet autel sublime du ciel, quel est, en particulier, ce saint ange dont nous espérons qu'il présentera et fera agréer les dons sacrés offerts sur l'autel ?

Serait-ce N.-S. lui-même, le Médiateur entre la terre et le ciel ? Il mérite par excellence ce nom d' « ange », « *envoyé de Dieu* ». Et la liturgie de Noël l'appelle en effet, l' « Ange du grand Conseil », *magni consilii angelus.*

Ce saint ange, ce messager serait-ce le Saint-Esprit ? C'est lui, qui par le ministère du prêtre, a accompli le sacrifice. Et alors nous le prierions d'achever son œuvre en présentant la victime au Père.

Mais ce saint ange n'est-il pas plutôt celui de la prière dont parle S. Jean : « Vint un autre ange, et il se tint sur l'autel, un encensoir d'or à la main : on lui donna beaucoup de parfums, pour les offrir avec toutes les prières de tous les saints, sur l'autel d'or qui est devant le trône de Dieu ; et la fumée des parfums, mêlée aux prières des saints, monta de la maison de l'ange devant Dieu » (Apoc., VIII, 3-5).

En effet, dans certains livres anciens ou dans des missels de l'Eglise d'Orient. on lit à cet endroit des prières comme celles-ci : « par les mains de tes Anges », ou encore, « par le ministère de tes Anges », ou bien, « par le ministère de la liturgie archangélique ». C'est à l'intercession des anges qu'en appellent ces prières parallèles. Notre missel romain ne parle que d'un seul ; comment ne pas y voir d'une façon anonyme, l'archange S. Michel qui est leur chef à tous, qui les représente tous, à qui revient l'honneur de toutes les missions qu'ils remplissent ? D'autant que S. Michel est honoré comme l'ange gardien de l'Eglise. Il lui revient donc de présenter à Dieu le sacrifice de l'Eglise, en son nom afin que « nous soyons inondés de bénédictions et de grâces célestes. »

C'est vraiment à cette minute, c.-à-d à chaque instant du jour, puisque la messe est célébrée sans interruption, sous toutes les latitudes, que S. Michel remplit ses fonctions d'ange gardien de l'Eglise militante. Il devient ainsi une sorte de Médiateur universel et perpétuel, évidemment dans la dépendance du Christ, Médiateur, et de la Vierge Média-

trice de grâce, mais à leur ressemblance pour toutes les grâces qui nous viennent de la sainte messe.

Est-il une leçon de choses plus tangible du rôle grandiose de l'archange S. Michel ? Pratiquement, avec notre ange gardien et au-dessus de lui, il a charge de notre salut à chacun. Il vous faut donc l'invoquer et célébrer sa fête avec ferveur et confiance.

III. — *Après la messe*

Après la messe, nous retrouverons encore une longue invocation à S. Michel. Après le dernier évangile, le célébrant s'agenouille devant l'autel et dit les prières prescrites naguère par Léon XIII. Elles s'adressent successivement à la Ste Vierge (trois *Ave Maria* et *Salve Regina)*, à Dieu (pour l'Eglise), à S. Michel et au Sacré-Cœur.

Nous prions ainsi l'Archange :

« Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat, soyez notre soutien contre la perfidie et les embûches du démon. Que Dieu execre sur lui son empire, nous le demandons en suppliant. Et vous, Prince de la milice céleste, refoulez en enfer par la vertu divine, Satan et les autres esprits mauvais qui sont répandus dans le monde en vue de perdre les âmes. Ainsi soit-il. »

Réfléchissons au sens de cette prière. Elle nous indique le rôle tout spécial dévolu à S. Michel et le secours que nous pouvons attendre de lui. Le monde ne croit plus beaucoup au diable, et c'est pourquoi sans doute ce diable le manœuvre à son gré. Mais nous autres chrétiens nous savons qu'il est l'ennemi le plus redoutable et contre lequel il faut nous armer...

Il y a nos passions ; les occasions de péché ; elles peuvent ravager, dans nos âmes, en un clin d'œil les fruits de la Rédemption qui viennent de nous être appliqués par la sainte messe. Mais il y a ennemi plus à craindre : le démon. C'est lui qui manœuvre et nos passions et les occasions de péché. S. Paul nous a mis en garde : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes, contre les puissances ; contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus en l'air » (Eph., VI, 12).

Contre eux, il nous faut le secours de S. Michel qui les a vaincus une première fois et continue de les vaincre en nous.

* *

Lex orandi, lex credendi : la prière de l'Eglise est l'expression de sa foi. Eh bien ! cette prière de S. Michel à la sainte messe, son rôle d'intercession pour rendre agréables à Dieu notre sacrifice et nos prières, sa présence à notre tête dans nos combats contre le démon auquel nous avons renoncé le jour de notre baptême, c'est le signe de sa foi au rôle magnifique et à la puissance décisive de l'Archange dans l'œuvre de notre salut.

Quand vous participerez à la Sainte Messe en suivant les prières dans votre missel. vous vous ferez du glorieux Archange une idée toujours plus haute, qui avivera votre dévotion envers lui.

Aimez à vous humilier de vos fautes devant lui comme au *Confiteor,* aimez de lui recommander de présenter vos actions à Dieu comme à la messe aimez de l'invoquer contre les t ntations du démon après la messe. Alors, vous serez bien payés de l'hommage que vous lui rendez aujourd'hui.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXVII

LE SACREMENT DE LA PÉNITENCE

L'habitude s'est créée de mettre l'accent sur la confession qui n'est qu'un des éléments du sacrement de Pénitence ; et peut-être certains qui ne verraient que cela seraient-ils tentés de se moquer : de croire qu'un simple aveu de quelques fautes au petit bonheur peut extorquer de Dieu un facile pardon. Erreur profonde, ou préjugé que nous allons essayer de dissiper en voyant successivement : ce qu'il faut entendre par la pénitence en général ; ce qu'en dit l'Evangile ; la place de la pénitence dans le sacrement qui en porte le nom.

I

Une simple comparaison entre les mots latins qui traduisent : peine, pénitence, pénitent, repentir, etc., a vite fait de convaincre qu'il s'agit d'une même famille : là où il y a pénitence il y a peine. Que signifie ce dernier mot ? Parfois souffrance : « cela me fait grand'peine » ; parfois inquiétude : « je suis en peine » ; parfois difficulté : « avec bien de la peine » ; d'autres fois travail pénible : « prendre de la peine » ; souci du devoir accompli : « se donner du mal, de la peine » ; et châtiment : « sous peine de mort ».

Or il y a de tout cela dans le repentir du pécheur s'il est sincère ; s'il a commis quelque faute mortelle, il est inquiet de son salut, il craint les jugements de Dieu, il a hâte de se réconcilier. Il souffre aussi dans son for intérieur, et parce qu'il a perdu l'amitié de Dieu, et parce qu'il a lâchement abandonné quelqu'un qui l'aimait et dont il a trahi la confiance et l'amour. Il n'a de cesse que ce moment d'égarement soit effacé, oublié, et il va se donner de la peine pour aboutir à cette assurance qu'il n'y a plus rien entre son âme et Dieu. Mais il va plus avant encore : il faut non seulement guérir le mal mais atteindre à la racine pour en éviter le retour autant que possible. Donc il lui faut mortifier ses passions, ses facultés, afin de faire mourir en tout cela ce qui est mauvais et épanouir la vertu ; il lui faut punir et mater la révolte des sens, il lui faut assouplir, par une discipline stricte, toutes les puissances de

son âme et de son corps pour les soumettre à la loi de Dieu. Mais éclairons tout cela par l'Evangile.

II

Avant de désigner le Messie aux Juifs comme étant celui qui efface le péché du monde, S. Jean-Baptiste prêche au désert et administre un baptême de Pénitence ; c'est une sorte d'initiation à une formule de vie, c'est comme une introduction dans un état de renoncement pour se préparer au salut qui approche. Ses comparaisons : du blé que l'on *secoue* sur l'aire, pour que le vent emporte la paille ; de la cognée qui est déjà à la racine de l'arbre pour *couper* et *jeter au feu* celui qui ne porte pas de fruit, sont saisissantes. Il s'agit de combler les vallées, d'abaisser les montagnes de rendre droits les chemins, de préparer ainsi la voie au Messie-Sauveur ; ce qui veut dire en langage spirituel qu'il faut s'attaquer à l'orgueil, à la paresse, au mensonge, etc., pour ouvrir toutes grandes les âmes à la grâce de Dieu.

Le Christ à son tour parle de pénitence : « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous » (Luc, XIII, 3) ; « il est venu appeler les pécheurs à la pénitence » (Luc, V, 32) ; « il y a, dit-il, plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de pénitence », de repentir (Luc, XV, 7).

Et il illustre sa doctrine par des paraboles et par des faits. Rien de plus touchant que cette histoire de l'enfant prodigue, où il fait si bien ressortir : la misère du pécheur égaré, ruiné, asservi, l'amertume de son âme, la faim de son corps, sa pauvreté, son dénuement ; « je retournerai vers mon père » ; son attitude si humble et son aveu contrit : « j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils » (Luc, XV, 11 à 24) et

Et à côté de l'histoire inventée voici le fait vécu : cette pécheresse de Magdala qui a osé, au repas chez Simon, s'introduire dans la salle du festin, et qui ne cesse de verser des larmes au point qu'elle a mouillé les pieds du Sauveur, et dénoue ses cheveux pour les essuyer. Et le Maître qui se tourne vers elle, après avoir confondu les soupçons orgueilleux du pharisien : « Femme, va en paix, tes péchés te sont pardonnés » (Luc, VII, 48-50). A celui qui serait tenté de trouver trop facile un tel pardon, qu'il soit permis de dire avec Jésus : « Il lui est beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé » (Luc, VII, 41). Car le regard divin du Messie, lisant à découvert dans les âmes et dans l'avenir, savait tout le bouleversement intérieur qui venait de s'opérer dans cette pécheresse et toutes ses pénitences futures héroïques se dressaient devant ses yeux.

Mais on ne saurait parler d'évangile et de pénitence sans évoquer la grande figure du Christ en croix. Pouvait-on nous dire plus fortement que le péché appelle une expiation, que « sans effusion de sang il n'est pas de rémission des péchés » (Héb., IX, 22), que c'est par la voie royale de la croix qu'il nous faut faire retour à Dieu ? Leçon gravée dans cette parole tombée des lèvres de Jésus : « Si le grain de blé ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit » (Jo., XII, 24), et cette autre : « Si quelqu'un veut venir après moi, il faut qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » (Luc, IX, 23).

III

On le voit : il est moins question dans tout ceci de confession, d'aveu (encore qu'ils s'y trouvent explicitement) que de retournement de la conscience, que de conversion et de mortification, pour employer les mots mêmes du *Directoire*. Et en effet que se passe-t-il quand nous commettons le péché ? Nous cherchons notre plaisir personnel, au mépris de la loi de Dieu ; et s'il s'agit d'une faute mortelle, nous acceptons de perdre l'amitié de Dieu et le bonheur du ciel pour une misérable satisfaction passagère. Ainsi nous nous détournons de Dieu pour courir à notre plaisir.

Voulons-nous après cela être pardonnés ? Il nous faut accomplir le mouvement contraire : nous arrachant au péché, aux habitudes de vie facile, oublieux de nos goûts et de notre volonté propre, et si dure que soit cette démarche, il nous faut revenir à l'obéissance et au devoir. Cette voie du retour est nécessairement accompagnée de peine, de renoncement, de souffrance ; de plus notre religion nous dit que le pardon accordé ne dispense pas de l'expiation, et que le ciel ne s'ouvrira qu'à celui qui aura payé toute sa dette.

Ainsi le sacrement de Pénitence, loin d'être une sorte de comédie, où Dieu apparaîtrait comme un bon papa, et le pénitent comme un malin, serait plutôt comme le bistouri qui s'enfonce dans la plaie mais pour enlever radicalement le mal, et, non sans faire souffrir le patient, lui rendre la santé.

C'est le moment de nous demander ce que le sacrement ajoute à la pénitence, dont il ne saurait se passer ; le *Directoire* nous dit que tout d'abord il « exprime » cette conversion. En effet ; quel est ici le signe sacramentaire ? Moins simple qu'au baptême il se présente ici comme un jugement : au tribunal de Dieu (dont le prêtre tient la place) le pénitent se présente de lui-même, mais comme un coupable et un accusé. Que dis-je, il s'accuse lui-même, et n'a pas d'avocat, et il s'en tire avec une sentence (habituelle) d'absolution mais avec une amende. Or à quoi sert un jugement sinon à corriger les coupables (s'il ne visait uniquement qu'à punir, il ferait œuvre de vengeance) et c'est bien là le but du sacrement de Pénitence : nous remettre dans le chemin de l'honneur et de la vertu.

Le sacrement « consacre ». N'oublions pas que si la gravité de l'offense se mesure à la dignité de la personne offensée, la valeur d'une

offrande à l'opposé est à l'échelle de celui qui offre. Que sont donc nos pauvres réparations humaines auprès de la majesté divine offensée ! Mais le sacrement introduit notre peine, notre repentir, nos pénitences et expiations volontaires dans le circuit de la Rédemption ; tout le mérite du sacrifice du Christ nous est appliqué ; et Dieu nous accueille avec amour.

Enfin le sacrement « perfectionne » la conversion et la mortification. Nous savons tous combien nous sommes instables et comment les meilleures résolutions s'évanouissent parfois en fumée, d'autres fois se heurtent à de telles difficultés que notre bonne volonté s'émousse. Or un travail lent mais minutieux, persévérant et continu est souvent plus efficace que de grands efforts espacés et irréguliers. Le sacrement de pénitence, par les grâces qui accompagnent le pardon, par cette santé spirituelle restaurée ou affermie qu'il procure, est un élément de stabilité, de progrès.

* *

Nos frères protestants prétendent que le Christ recouvre comme d'un manteau la foule de nos péchés à la condition que nous ayons en lui une foi profonde. La doctrine catholique est autre ; elle enseigne que l'application à nos âmes des mérites du Christ opère, avec notre effort personnel, un retour effectif vers Dieu ; pénétrant jusqu'à l'intime des consciences, elle guérit, elle purifie, elle fait revivre, et donne à toute la vie une nouvelle orientation. Sublime invention de l'amour divin qui répare et restaure, et des ruines fait jaillir un temple spirituel, en qui habite la Trinité.

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

XIX

L'ADAPTATION CATÉCHISTIQUE

2. — *Méthode progressive et méthode concentrique*

L'évolution psychologique de l'enfant va nous aider à trancher la question, actuellement débattue, sur l'introduction d'un enseignement progressif. Faut-il le substituer à l'enseignement concentrique ? Ou faut-il tâcher de concilier les deux formules ?

Vous saisissez de quoi il s'agit. Jetez une pierre dans un étang : les cercles se dilatent régulièrement à partir du centre. **L'enseignement concentrique,** figuré par cette image, commence par inculquer l'essentiel d'une matière et le développe expliquant toujours mieux ce que l'on sait déjà. Cette méthode n'a pas seulement l'avantage de favoriser la mémorisation au moyen de la répétition. Elle a surtout pour rôle de développer l'intelligence d'une manière harmonieuse, en lui évitant les lacunes d'une spécialisation prématurée. Pour les adultes, c'est la seule méthode recommandable en principe.

La méthode progressive peut s'illustrer de la manière suivante : au point de départ, vous placez sur l'étang un esquif à voiles, et vous le laissez avancer au gré des vents, sans souci des endroits non explorés. En matière doctrinale, vous vous bornez à ce qui vous intéresse, et vous laissez tomber tout le reste. Si vous étudiez ainsi à l'âge adulte, vous risquez de devenir un spécialiste ou un amateur. Vous vous exposez à ignorer les questions d'ensemble.

Jusqu'à présent, au catéchisme, c'est la méthode concentrique qui a prévalu. La première année on enseigne dans chaque chapitre du manuel les réponses marquées d'une croix et qui contiennent l'essentiel ; la deuxième année, on ajoute quelques questions, et en dernier lieu on voit tout.

A un certain point de vue, il est impossible de renoncer complètement à cette méthode, car la doctrine catholique est essentiellement synthétique : un dogme en appelle un autre, et dès qu'on a la foi on ne peut se contenter d'un seul mystère, il faut connaître au moins les principaux. Mais par ailleurs, le catéchisme doit tenir compte des aptitudes de l'enfant et ne lui donner qu'un enseignement susceptible d'être assimilé.

Le mieux est donc de **concilier les deux méthodes :** 1° tout en apprenant, dès le début, aux enfants les grands mystères de la religion, il faut éviter d'insister sur ceux qui les dépassent trop et se contenter de les signaler sommairement ; — 2° quand on les reprend, l'année suivante, il faut veiller à les montrer sous un autre éclairage.

A la lumière de ces principes, exposons quelques détails empruntés aux catéchistes contemporains, en faisant de nouveau remarquer qu'on en est surtout actuellement au stade empirique et aux tâtonnements plutôt qu'au stade scientifique et définitif.

I. — *Les Tout-Petits* (de 3 à 6 ans) *du Pré-catéchisme*

A. — MATIÈRES A ENSEIGNER.

Les enfants de cet âge n'ont aucune difficulté à admettre la **Toute-Puissance créatrice de Dieu** et l'amabilité de **son Fils né dans une étable.** Ce sont aussi ces deux grandes vérités qu'il convient de leur faire contempler [1]. Elles sont d'une profondeur inépuisable et d'une richesse de vie sans égale. N'allez donc pas chercher ailleurs. Croyez-vous que vous aurez perdu votre temps si vous passez un an ou même plus à pénétrer vos élèves de ces deux grands dogmes ?

Ne craignez pas d'y insister. Faites-leur parcourir les merveilles de la création, et habituez-les à répéter à chaque découverte : « O mon Dieu, que vous êtes grand ! Que vous êtes puissant Que vous êtes bon ! Merci, mon Dieu ! » **Admiration, reconnaissance, amour,** et aussi prière de **demande,** tels sont les sentiments à leur inculquer à l'égard de Dieu créateur.

Et montrez-leur que l'amour du Père, qui se révèle à profusion dans la nature, est encore bien plus merveilleux dans le don de son Fils, qui est devenu notre Frère. Habituez-les à reporter sur lui leur adoration, leur reconnaissance, leur prière de demande, puisqu'il est Dieu, et en même temps inspirez-leur la confiance et l'amour qu'on doit avoir pour un Frère tout aimant.

Faut-il les préparer à la réception de l'Eucharistie et de la **Pénitence ?** En principe, non, con-

[1] Certains catéchistes proposent de commencer par le dogme de la création, d'autres par l'Incarnation. Il nous semble que les deux vérités vont de pair pour des enfants élevés chrétiennement. Mais ceux qui nous arrivent 9 ans, sans aucune connaissance religieuse auront, sans doute, besoin qu'on leur enseigne d'abord Dieu créateur.

seille la Commission Nationale du Catéchisme, vu que ces petits sont censés de ne pas avoir encore l'âge de raison. Il convient de n'y préparer **immédiatement** que ceux qui sont « en avance sur leur âge »[2]. Seule une initiation élémentaire, plus affective que doctrinale, convient aux autres.

Enfin ne négligez pas les bases de leur conduite morale : le sens de la **valeur humaine,** le prix de leur âme capable de connaître et d'aimer. Tout cela dans une **atmosphère épanouissante,** où l' « on donne plutôt la crainte d'offenser Dieu que celle de l'enfer » et où l' « on parle plutôt de plaire à Dieu que de l'offenser ».

B. — Procédés a employer.

1. — Ce qui importe avant tout, c'est une **bonne éducation.** Gardez-vous des longs discours, mais **orientez leur âme** vers Dieu et vers le Christ à partir d'occasions concrètes. « Une fleur, un parfum, un animal, un rayon de soleil, une goutte d'eau, un flocon de neige, un objet ingénieux fabriqué... chaque journée nous apporte mille occasions de chanter : « Le Seigneur est grand... Gloire à Dieu qui règne dans les cieux »[3]. Tous les bienfaits providentiels de chaque jour : nourriture, boisson, chaleur... invitent à la reconnaissance. Et les difficultés ne manquent pas dans une vie d'enfant pour qu'il éprouve le besoin de Dieu, si peu que nous l'y aidions. Ne parlez pas uniquement du « Petit Jésus », mais aussi de Jésus adolescent, de Jésus adulte, que vous nommerez **le bon Jésus, le Seigneur Jésus.**

Veillez à la sincérité et à la rectitude de vos sentiments. Si vous voulez former les enfants à l'admiration de Dieu, commencez par vibrer vous-même au contact des merveilles de la nature. Si vous voulez leur faire éviter la « reconnaissance du ventre »[4], arrachez-les sans cesse à leur égoïsme, et faites que leur joie se porte vers Dieu lui-même plus que sur ses dons. Que leurs **prières de demande ne soient pas non plus exclusivement intéressées,** — comme celles de S. Augustin enfant, qui ne priait guère que pour éviter le fouet, — mais qu'elles aient pour but de répondre aux attentions individuelles de Dieu sur leurs âmes.

Et que tous ces sentiments **passent en actes** dans « ce respect des plantes et des animaux, ce soin attentif et persévérant avec lequel nous les soignons, cette horreur du désordre et du gaspillage, cet amour du travail bien fait par lequel nous continuons l'œuvre de la création ».

De même, pour les pénétrer du sens de la personne humaine, point n'est besoin de grandes leçons théoriques. Attirons seulement leur attention sur la différence qu'il y a entre eux et les animaux : « Le petit enfant à la fois aime les animaux et sent sa supériorité sur eux »[5]. Et surtout agissons et faisons agir les enfants conformément à cette dignité, et cela de deux manières :

« 1° *par le respect que nous-mêmes lui témoignons*, en l'appelant par son nom, en lui faisant prendre des initiatives, en le laissant travailler à son rythme, en encourageant ses essais, en l'aidant à développer toutes ses possibilités, en ne le traitant jamais comme une chose, comme un numéro en série.

2° *par le respect que lui-même doit témoigner à chacun* des membres de la communauté (gestes de politesse, savoir respecter le travail et la place des autres, savoir se taire et attendre son tour, savoir maîtriser son propre corps, finir son travail, tout remettre en ordre, savoir demander pardon, etc.) »[6].

2. — **Les procédés particuliers** ne manquent pas. Procédés traditionnels, tels que : explication **d'images,** dont l'enfant ne se lasse jamais, **histoires,** bibliques ou morales. Procédés plus récents, dont nous avons déjà parlé : **prière, liturgie.** Ainsi nous apporterons des précisions sur la manière d'enseigner l'Ecriture Sainte et nous exposerons divers modes de bricolage, tels que jeux (de patience, d'encastrement, de loto...), dessins élémentaires (déchiquetage, coloriage)... qui permettront, par exemple, de constituer des scènes évangéliques à personnages mobiles. Ces dernières occupations (bricolage), moins riches en valeur religieuse que la liturgie, sont cependant bienfaisantes à deux conditions : **a)** qu'elles ne soient pas considérées par l'enfant comme une fin en soi, mais comme **expression ou soutien de sa vie intérieure,** chose qui dépend essentiellement du catéchiste ; — **b)** qu'elles soient « **liées à la beauté** : c'est extrêmement important »[7].

Ces deux conditions doivent se retrouver aussi dans les **mimes** et les **chants.**

N. B. Nous n'hésitons pas à revenir sur ce que nous avons dit dans notre dernière causerie, et à rappeler avec M. le chanoine Dock (**Acta,** p. 194) que le plus grand labeur apostolique « risque de demeurer vain et de nous décevoir si l'initiation chrétienne des enfants est commencée trop tard ». La formation de ces Tout-Petits est « la **pierre angulaire** de l'édifice de la persévérance ». Il faut donc à tout prix s'en occuper très soigneusement.

II. — *Les Petits* (de 7 à 9 ans)

Les psychologues, nous l'avons vu, classent les enfants de 7 à 11 ans dans une même catégorie : la troisième enfance. Les auteurs de pédagogie catéchistique subdivisent cette phase en deux : de 7 à 9 ans et de 10 à 11. Et cela pour deux raisons : d'abord parce que la différence est grande entre les deux extrémités de cette période ; et puis parce que les règlements du catéchisme distinguent le petit et le grand catéchisme.

A. — Matières a enseigner.

Il n'y a pas lieu de faire de modifications essentielles à partir de l'âge de raison : c'est toujours **Dieu** et **le Christ** qui seront l'objet continuel d'étude, de méditation, d'amour. Mais le cercle « concentrique » s'étendra. Il faudra attirer l'attention non plus seulement sur la **Toute-Puissance** et la **Paternité** de Dieu, mais aussi sur d'autres attributs : son **Infinité,** son **éternité,** son autorité de **Juge** souverain.

Le mystère du Christ commencera aussi à être approfondi. Déjà à 5 ou 6 ans, les enfants se posent des questions en entendant le récit de **la Passion** : Pourquoi Jésus a-t-il mal ? Pourquoi est-il mort ?... Même si on leur a donné dès lors la vraie réponse, comme le conseille Jeanne-Marie Dingeon[8] : « Le bon Jésus est mort et redevenu vivant parce qu'il nous aime, pour nous ouvrir le ciel », il y a là un mystère qui exigera sans cesse de nouvelles explications, adaptées à leur évolu-

[2] *Documentation catéchistique*, n° 20 (juillet 1953), p. 4.
[3] Françoise Derkenne, *Vérité et Vie*, série 16, fiche 134, p. 2 (octobre-décembre 1952).
[4] Exemple typique : idéal religieux d'un élève de Sixième : « Bien manger, bien boire, bien dormir... et offrir tout cela au bon Dieu ! » (Cf. *Vérité et Vie*, série 11, n° 86).
[5] Marie Fargues, *Catéchisme pour notre temps*, p. 73.
[6] Françoise Derkenne, *article cité*, p. 5 et 6.
[7] R. P. Rimaud, *Documentation catéchistique*, n° 7, avril 1950, p. 28. — Sur le rôle de l'art au catéchisme, cf. « Art et éducation religieuse », dans *Lumen Vitæ*, 1952, n° 4, p. 583.
[8] *Lumen Vitæ*, 1952, n° 4, p. 620.